

De profundis ...

Je suis arrivé hier par le train de 11 h 17 à la gare de Biarritz. Mon voyage s'est convenablement déroulé. Le trajet a été plutôt rapide. D'après mes estimations, le train a mis environ quatre heures (ou peut-être un peu plus). A vrai dire, cela m'est bien égal. Je n'ai pas vu le temps passer... A travers le brise-bise de la cabine, je regardais le train filer sur les rails à une allure apparemment fulgurante, comme pouvaient le laisser croire le ronflement continu du moteur électrique et les intenses vibrations qu'il provoquait, et qui faisaient trembler assez brutalement les banquettes ainsi que les membres des passagers qui s'y trouvaient assis. Je les voyais osciller de gauche à droite et cela m'arrachait un sourire à peine dissimulé au coin de mes lèvres sèches, recouvertes à demi par mes moustaches tombantes. Certains semblaient vouloir se cramponner farouchement à leurs sièges, enfonçant leurs ongles pointus dans le garnissage de mousse des accoudoirs, d'autres paraissaient imperturbables. Et cette machine remarquable roulait de plus en plus vite, et parfois elle croisait d'autres engins qui venaient en sens inverse filant à la même cadence infernale sur la voie d'à côté, dans un vacarme assourdissant qui me faisait sursauter et me sortait de la rêverie dans laquelle je m'étais enfermé.

Quelques minutes après le départ de la gare Montparnasse, le train traversait tantôt des campagnes verdoyantes, éclairées par les premiers rayons de l'aube, tantôt des endroits désertiques, de vastes plaines jaunes et arides, sur lesquelles, me semblait-il, aucune goutte de pluie n'était tombée depuis des décennies. Il m'avait aussi semblé apercevoir, d'autres fois, par des regards furtifs, des toits de tuiles rouges dorés par le soleil de dix heures ainsi que des clochers flamboyants à la hauteur sublime, témoignant d'une ingéniosité déconcertante, le tout formant de chaleureux villages pittoresques où les provinciaux ont l'immense privilège de respirer, de respirer cet air frais qui ravive les poumons fatigués, cette rosée qui s'échappe d'un matin merveilleux, et plus à l'ouest, les senteurs poétiques des embruns, emportées par les souffles froids et humides de la gallerne au printemps, loin des effluves insoutenables des grandes villes et du chaos qui s'en dégage inexorablement, sans trouver d'issue.

Dans le wagon dans lequel je m'étais installé depuis le départ de la capitale, des fragrances à la fois musquées et boisées embaumaient l'air chaud de la cabine. Je regardais avec admiration et amertume un couple d'amoureux, assis à quelques mètres de moi, dans le compartiment d'en face, sur une banquette de cuir. Au misérable veuf que j'étais, ils me paraissaient s'aimer comme au premier jour ces deux-là ! Leurs regards complices, leurs sourires vrais, leurs gestes attendris ..., toutes ces belles preuves d'un amour partagé me rappelaient une passion qui s'était enfouie au plus profond de mon être. Le mari était un homme à l'allure robuste, le front bas et les yeux rieurs, vêtu d'un complet brun à carreaux et de mocassins

noirs vernis. Son chapeau melon, *so british*, était soigneusement posé sur ses genoux et, de temps en temps, il passait une main lourde et calleuse pour refaire le mouvement de sa raie brune qui s'écrasait sur son front moite. Son autre main recouvrait sous son poids les doigts fins et allongés de sa femme. Celle-ci était une créature extraordinaire ! Drapée dans un manteau de mille couleurs exotiques qui lui tombait jusqu'aux chevilles, elle me faisait penser à ce sublime ara que j'admirais à chaque fois, se pavanant devant mes yeux ébahis, du temps où avec ma femme nous passions nos dimanches ensoleillés au Jardin d'Acclimatation – le seul et unique lieu que la ville-monstre n'a pas encore englouti. Son visage éclairé par les rayons que le soleil ardent dardait à travers la vitre était d'une rare beauté. Ses traits fins et son teint rosé de jeune fille contrastaient joliment avec les contours carrés et la carnation sanguine de son mari. Je les ai regardés longtemps tous les deux, passant mes yeux au-dessus du journal que je ne lisais même pas mais que j'avais acheté avant de partir – chose que je ne fais jamais – à un poulbot qui vociférait sur les quais, dans l'idée assez saugrenue – j'en conviens à présent – que cela me donnerait le « *style du voyageur solitaire* », tel que j'avais pu le lire quelques jours auparavant dans un article du Reader's Digest. Pour m'occuper, pour tuer le temps et me changer les idées, j'avais aussi mon journal intime, ce vieux cahier rouge qui ne me quitte plus et que je noircis dès que je peux, depuis le décès de ma chère et tendre.

Or, face à eux, j'avais remarqué après quelques minutes seulement, tandis que le train courait à travers les plaines en soufflant si fort qu'il semblait s'époumoner, deux tignasses blondes qui s'étaient étalées sur des nuques pâles et qu'un léger courant d'air faisait admirablement virevolter, dans la chaleur grandissante du wagon. J'en conclus aisément qu'il s'agissait de leurs enfants, deux garçons qui se chamaillaient gentiment sur leurs sièges. Leurs voix, par moments, me parvenaient aux oreilles, éraillée pour l'un, plus aiguë pour l'autre. Parfois, ils se levaient d'un bond et se retournaient en lançant des regards malicieux en direction des autres passagers à travers la cloison vitrée qui séparait chaque cabine. Ils étaient emplis d'une joie communicative, qui enthousiasmait toujours un peu plus leurs parents déjà ravis. Il flottait au-dessus de ces quatre anges un bonheur évident, comme un air de vacances bien méritées ! Des vacances à la mer, en famille, heureux et tranquilles ... En cet instant, je me figurais que des images merveilleuses s'entrechoquaient dans leur esprit libéré, l'envie se mêlant à l'impatience de fouler les pieds nus le sable blanc de l'océan, de humer à pleins poumons son bon air iodé, de flâner le long des berges humides et de plonger enfin dans ce lac géant, dont les reflets changeants ondulent inlassablement à mesure que les jours naissent puis disparaissent, sans laisser la moindre trace de leur passage ...

En arrivant à la gare de La Négresse, le train s'est mis à siffler tellement fort que je me suis demandé s'il n'avait pas percé les tympan fragiles de quelques passagers assoupis sur leurs banquettes. Après avoir quitté cette « famille heureuse », qui avait déjà laissé en moi un souvenir exquis, je me suis rendu à l'adresse de l'hôtel où j'avais réservé une chambre pour le week-end. Marchant à pas tranquilles sous le soleil pesant, le long de la corniche, je me suis trouvé soudain devant une imposante bâtisse à colonnade,

qui surplombait l'océan avec une arrogance singulière. Ma chambre se trouvait au dernier étage : j'avais retenu la « suite royale », telle que les propriétaires de l'établissement l'avaient surnommée. Moi, tout seul dans cette immense chambre, ça n'avait pas trop de sens, je l'avoue ; mais c'était plus pour la vue que j'avais fait ce choix. De ce balcon, je pouvais en effet la voir à ma guise cette mer splendide, rayonnante sous le soleil au zénith !

C'est ainsi que mon premier jour s'est passé, calmement, au rythme des marées. Je suis resté le plus clair de mon temps au balcon, assis sur ce rocking-chair, à contempler ce tableau magnifique, seul, sans lassitude aucune. Car quand on la regarde, on ne s'ennuie jamais. On l'écoute quand elle nous parle, et qu'elle nous murmure des mots doux que l'on ne parvient pas toujours à comprendre. On l'admire dans sa robe bleue immaculée, ornée de fanfreluches d'un blanc soyeux, parfois légèrement irisée par les rayons d'un soleil étincelant. Quand on se retrouve face à une telle beauté, on ne pense plus à rien. Elle nous captive sans un regard, ni même un geste. Indolente, sensuelle, elle danse avec charme, et on tombe alors à ses genoux, satisfait et heureux. Et, enfin, elle s'allonge devant nous et c'est comme si elle attendait qu'on la rejoigne dans son lit, qu'on se glisse sous les plis de son voile nacré, et plus lascive que jamais, elle nous ouvre alors les portes des plaisirs et des rêves les plus fous ...

Ce dimanche, au lever, il m'est venu une idée : j'ai repensé à la « famille du train » et je me suis dit que je ferais tantôt l'effort de descendre jusqu'à la plage dans l'espoir de revoir ces quatre bienheureux, qui ne pourraient qu'égayer un peu ma solitude. J'ai donc passé l'après-midi sur la Grande Plage, en contrebas de mon hôtel. Lové dans le sable blanc de l'océan, bercé par les rumeurs calmes et monotones du flux et du reflux, j'ai attendu de longues heures, pratiquement seul, sur cette immense étendue de minuscules cailloux blancs et de coquilles de couteaux échoués. Autour de moi, quelques personnes prenaient du bon temps en parcourant de long en large cette plage intacte ; des enfants couraient sur le rivage puis sautaient dans les vagues salées de l'Atlantique ; deux ou trois femmes aux corps encore pâles se prélassaient sous leur parasol coloré, en étendant leurs longues jambes sur leur serviette, les pieds caressés par l'écume océane, à côté de leurs maris fidèles aux yeux attendris et aux torsos poilus. Mais parmi eux, nulle trace, hélas, de mes quatre amis ! Tant pis ! il faudra que je revienne demain ... D'ailleurs, le vent vient de se lever sans crier gare ; des rafales font voler les serviettes et les chapeaux des dames. Au loin, j'aperçois comme une grosse masse de nuages assombris par un voile grisâtre qui se confond avec l'eau à présent. La mer s'est vidée de ses baigneurs ; le soir va bientôt tomber ; je dois arrêter d'écrire et rentrer à l'hôtel.

Ce soir, le vent souffle affreusement et la nuit est noire en diable (je ne sais plus où j'ai lu cette expression...), presque sans étoiles et sans lune. Enfoncé dans mon rocking-chair, sur le balcon couvert, je me suis enroulé dans un plaid pour ne pas avoir trop froid ; j'ai laissé allumée la lampe basse du living-room. Pour la première fois de ma vie, je vais assister à un tel spectacle ! D'ici, j'ai une vue imprenable ...

Le ciel est opaque, comme prisonnier d'un drap noir qui lui sert de linceul. Il y a sans doute des nuages au-dessus de cette chape obscure ? Peut-être qu'ils sont chargés d'électricité et que bientôt les éclairs fendront le ciel ? Mais à quoi bon essayer d'apercevoir une lueur du côté du Phare blanc ; ce phare que j'ai toujours vu immense et vaniteux, triomphant comme un capitaine à la proue de son navire, paraît ce soir rapetissé, rabougri, tel un vulgaire réverbère de ville, usé et éteint. Les comètes sont fanées, les sémaphores sont couchés, le brouillard est tombé ! Dans le port endormi, aucun halo, non plus, ne laisse sa trace sur les coques des bateaux malmenés par les flots. J'ai froid, terriblement froid ... Le vent hurle avec une telle violence qu'il a réveillé la bête qui sommeillait. Houleuse, déchaînée, elle se lève soudain comme un colosse en proie à la folie. Elle se couvre d'un voile d'écume, et semble saliver sous mes yeux embués. Cette bête hideuse, visqueuse et velue s'étend de tout son long sur la plage, comme un taffetas de mélasse, épais et brumeux. Mes mains tremblent à présent et mon corps tout entier blanchit dans la noirceur de la nuit. J'ai peur, terriblement peur ... C'est un monstre, un véritable monstre qui n'en finit pas de grandir dans sa furie ! Gigantesque, tumultueux, infatigable, il se balance sauvagement, par saccades, dans une danse macabre faite d'ombres et de râles cavernes. Oui, je vois, devant moi, ce monstre gluant qui entrouvre sa gueule immense, laissant apparaître des crocs saillants et une langue démesurément grande et baveuse. Dans la nuit glacée, ce monstre se met à rugir, doucement d'abord, puis de plus en plus fort, jusqu'à m'assourdir : des cris de douleur, de haine et de désespoir qui déchirent la nuit. Il est pris de spasmes, toussé, s'étouffe et recrache un immense jet d'écume blanchâtre. Mes oreilles saignent, et, de mes yeux aveuglés, des larmes salées coulent inexplicablement, sans discontinuer. Dans l'immensité de cette nuit sans fond, la tempête redouble et l'onde dégage une odeur profondément répugnante, mêlant des remugles d'algues et de mazout. Ce relent infect me fouette violemment les narines et des haut-le-cœur me transpercent la poitrine. Pourtant, mes paupières se ferment malgré moi ; il est probablement très tard ; terrassé par la fatigue et la peur, je me décide enfin à rentrer ...

Il fait à peine jour. J'ai dormi tout habillé ; combien de temps ? je ne sais pas. J'ai des courbatures et me sens un peu sale et vaseux. Il faut que je prenne une douche... C'est curieux, tout à l'extérieur me paraît très calme, trop calme. Je dois prendre un peu l'air... C'est vrai que d'où je suis tout semble apaisé ce matin : le Phare blanc se réveille doucement sous les pâles rayons du soleil naissant, le port s'active déjà et les bateaux qui en repartent ont retrouvé leur langueur océane. Mes yeux scrutent l'horizon et ces eaux tranquilles mais encore troubles. Il y a là quatre masses informes qui flottent à la surface, ballottées inlassablement par de fines vaguelettes aux reflets d'argent ...